

16

THÉÂTRE DENISE-PELLETIER

DIRECTION ARTISTIQUE CLAUDE POISSANT

17

LES CAHIERS / NUMÉRO 97

CAHIER D'AUTOMNE

L'ÉCOLIÈRE DE TOKYO

LE TIMIDE À LA COUR

ABÎMÉS

LE TERRIER

1984

ANNE... LA MAISON AUX PIGNONS VERTS

SALLE FRED-BARRY / 1^{er} AU 19 NOVEMBRE 2016

LE TERRIER

TEXTE - DAVID LINDSAY-ABAIRE

TRADUCTION - YVES MORIN

MISE EN SCÈNE - JEAN-SIMON TRAVERSY

AVEC SANDRINE BISSON, FRÉDÉRIC BLANCHETTE,
ROSE-ANNE DÉRY, PIERRETTE ROBITAILLE
ET ANDRÉ-LUC TESSIER

PRODUCTION TABLEAU NOIR



Howie et Becca tentent, tant bien que mal, de se remettre du deuil de leur fils unique, Danny, tué alors qu'il n'avait que 4 ans. Tandis que Becca est résolue à effacer les souvenirs liés à son fils en envisageant la vente de la maison, Howie, de son côté, tente par ses activités de cacher tous symptômes de dépression. Pour aller de l'avant dans l'acceptation du deuil, Becca est obsédée par le désir de rencontrer Jason, le jeune homme qui a accidentellement happé son enfant. Cette pièce aux personnages chargés de leur impuissance explore ici les passages secrets du deuil, de la fissure irréparable jusqu'à l'espoir de reconstruire. David Lindsay-Abaire remporte le Pulitzer en 2007 avec *Rabbit Hole*, titre d'origine de la pièce *Le Terrier*.

LORSQUE LES ÉTOILES S'ÉTEignent

par Marie-Claude Verdier

*Voyez-vous, nos enfants nous sont bien nécessaires,
Seigneur ; quand on a vu dans sa vie, un matin,
Au milieu des ennuis, des peines, des misères,
Et de l'ombre que fait sur nous notre destin,*

*Apparaître un enfant, tête chère et sacrée,
Petit être joyeux,
Si beau, qu'on a cru voir s'ouvrir à son entrée
Une porte des cieux ;*

*Quand on a vu, seize ans, de cet autre soi-même
Croître la grâce aimable et la douce raison,
Lorsqu'on a reconnu que cet enfant qu'on aime
Fait le jour dans notre âme et dans notre maison,*

*Que c'est la seule joie ici-bas qui persiste
De tout ce qu'on rêva,
Considérez que c'est une chose bien triste
De le voir qui s'en va !*

Extrait, *Les Contemplations* de Victor Hugo

Becca et Howie, le couple au cœur de la pièce *Le Terrier* de l'Australien David Lindsay-Abaire, apprivoisent le deuil de leur fils de quatre ans, mort frappé par une voiture devant leur maison. Ils sont tiraillés : Becca veut oublier tandis qu'Howie souhaite se souvenir du garçon. L'épreuve est ultime pour les parents, car elle remet en question leur identité fondamentale : sans enfant, qui sont-ils ? Il n'existe même pas de mot pour qualifier les parents qui ont perdu leurs enfants. Les orphelins et les veufs sont dans l'ordre des choses, mais cette condition semble si horrible et si intolérable que les mots atteignent leur limite.

Le motif de la mort d'un enfant apparaît à plusieurs reprises dans les œuvres théâtrales occidentales, que ce soit dans la Grèce antique, dans l'Empire romain, ou chez les Scandinaves du début du XX^e siècle, mais sa signification se transforme d'une époque à l'autre. Cette tragédie dans la vie des personnages permet à l'auteur d'explorer la relation qu'ont ses contemporains au temps et surtout, à l'espoir. À travers le décès de l'enfant, se donne à lire la relation qu'entretient une société à sa régénération possible et à ses perspectives d'avenir.

Dans les pièces de théâtre écrites avant le XIX^e siècle, l'enfant meurt habituellement pour mettre fin à une lignée et enlever toute possibilité de représailles. Shakespeare pousse Richard III à assassiner les fils de son frère Clarence pour atteindre la couronne et chez Euripide, on tue Astyanax parce qu'il est le fils d'Hector et que les Athéniens craignent sa vengeance. Dans les tragédies, les parents sacrifient leurs enfants à des dieux qui exigent le sang des innocents pour accomplir leurs volontés, comme Agamemnon doit le faire pour sa fille Iphigénie afin que les vents changent et que

POURQUOI ?

Parce que Marie-Claude, en plus d'être une auteure dramatique de talent, est quelqu'un qui connaît bien le répertoire international. Et on avait envie de voir comment la mort de l'enfant avait pu inspirer des œuvres dramatiques à travers le temps.

- E. Jimenez

les bateaux puissent partir pour la guerre de Troie. L'ordre du monde exige ces morts et leur offre un sens. Au XIX^e siècle, un changement de perception s'opère : l'enfant n'est plus tué par une main violente, il est frappé par le tragique du quotidien. On évacue la grandeur du tragique et des dynasties pour se concentrer sur le quotidien des familles ordinaires. Le fils de la famille meurt noyé, la fille est emportée par la maladie. Sa mort n'a alors plus de sens : elle échappe à la volonté des humains. La famille est happée par le choc de la disparition brutale de l'enfant qui remet toute leur existence en question et pose la fatale question : « Pourquoi ? » Celui qui a posé cette terrible question avec le plus d'acuité, de dignité et d'humilité est le poète Victor Hugo suite à la noyade de sa fille Léopoldine. Véritable traversée du deuil, *Les Contemplations* montrent le chemin ardu que le poète emprunte pour témoigner de sa souffrance, de ses doutes envers les desseins de Dieu mais aussi afin de se remémorer les moments heureux passés avec sa fille.

Les souvenirs sont la seule trace de l'enfant disparu et ils hantent la scène.

Dans *La Cerisaie* d'Anton Tchekov, la grande Lioubov Andrevna vit endeuillée dans un monde qui s'éteint lentement : la mort du petit Grisha annonce le déclin de son domaine. Lioubov se reproche sa conduite frivole qui aurait mené au décès de Grisha. Elle n'est pas la seule, la culpabilité est une composante majeure dans les drames où les parents endeuillés tentent de trouver une réponse à l'impossible

et finissent souvent par s'accuser de négligence. Plus près de nous, la mort de l'enfant résonne dans deux œuvres contemporaines. Pascal Brullemans dans ses pièces *Beauté, chaleur et mort* et *Vipérine*, explore le drame de la mort d'une enfant due à la maladie dans une famille. L'œuvre présente sans détour, mais avec humour et tendresse, les difficultés du deuil au quotidien et ses impacts douloureux dans la reconstruction de l'unité familiale. On a ici droit à une parole rafraîchissante, celle de la sœur de la défunte, déterminée à vivre malgré le deuil.

Dans *Nom de domaine*, Olivier Choinière nous montre, quant à lui, une famille qui nie la mort, et donc le deuil, de la cadette d'une famille. Le père, la mère et le frère se retrouvent devant leurs écrans d'ordinateur à se réinventer une famille en jouant à un jeu vidéo en ligne où ils intervertissent leurs identités familiales en empruntant les rôles des personnages typés de l'histoire d'Aurore l'enfant martyre. Ce jeu de dédoublement et de faux-semblants nous présente la complexité du deuil et nous ramène à la culpabilité des survivants. Tous se blâment pour la mort accidentelle de la fillette, ou pour l'avoir souhaitée, ce qui équivaut dans leur système de valeurs à avoir provoqué le destin.

Après avoir complété des études en Critique et dramaturgie à l'UQAM, MARIE-CLAUDE VERDIER a obtenu une maîtrise sur la dramaturgie des musées de l'Université de Glasgow en Écosse. Sa première pièce, Je n'y suis plus, a été présentée en 2013 au Centre national des Arts d'Ottawa dans le cadre des Zones Théâtrales, et a ouvert la saison 2014-2015 à la Salle Fred-Barry du TDP. Elle a également travaillé au Centre des auteurs dramatiques à titre de conseillère à la mise en valeur du répertoire. Elle développe des projets pour la télévision tout en poursuivant son écriture pour le théâtre.



Héritage, Edvard Munch, 1897-1899

SUGGESTIONS DE PIÈCES SUR LE DEUIL DE L'ENFANT

par Marie-Claude Verdier

Les Troyennes, Euripide

Après la prise de Troie, les vainqueurs se partagent les captives. Néoptolème reçoit Andromaque et son fils Astyanax. Mais les Grecs réclament la mort du fils d'Hector, le dernier de sa lignée. Il doit mourir pour satisfaire leur vengeance. Malgré les supplications d'Andromaque, son fils sera précipité du haut des murs de la ville.

Les Troyennes, Sénèque

La guerre de Troie est terminée et les Troyennes, vaincues, viennent apprendre le sort que le destin leur réserve : Astyanax, le fils d'Hector et d'Andromaque, le dernier de sa dynastie, doit mourir.

Petit Eyolf, Henrik Ibsen

Le père du petit Eyolf décide d'abandonner son travail d'écriture d'un traité philosophique pour se consacrer au bonheur de son fils. Mais c'est trop tard : le garçon, laissé sans surveillance par sa mère, a suivi la femme aux rats et est mort.

Brand, Henrik Ibsen

Au XIX^e siècle, Brand, prédicateur religieux radical, oblige sa femme à demeurer chez eux, malgré les avis du médecin qui leur conseille de partir dans un climat plus clément pour la santé de leur fils. Sa femme obéit à Brand qui lui dit obéir à Dieu, et l'enfant meurt. La folie religieuse pousse au sacrifice d'un innocent.

Intérieur, Maurice Maeterlinck

Dans cette oeuvre symboliste, le vieillard et l'étranger observent une famille à travers les fenêtres de la maison. Le père, la mère, les deux filles et l'enfant mènent une existence paisible. Mais le vieillard et l'étranger sont porteurs d'une lourde nouvelle : ils vont annoncer la mort de l'une des filles, retrouvée noyée dans le fleuve.

Riders to the Sea, J.M. Synge

En Irlande sur l'île d'Inishmaan, Maurya a perdu son mari et ses cinq fils, tous emportés par la mer. Ses filles ont reçu le message d'un prêtre leur disant qu'on a retrouvé un cadavre sur la plage, celui de leur frère cadet Bartley. Celui-ci se préparait à prendre la mer pour aller vendre un cheval sur la côte du Connemara et il refusa d'écouter les supplications de sa mère qui voulait l'empêcher de partir, prévoyant le pire. À la fin du jour, la mer aura pris tous les fils de Maurya qui aperçoit leurs fantômes sur la côte.

Mère Courage et ses enfants, Bertolt Brecht

Pendant la guerre de Trente Ans, la cantinière Anna Fierling, dite Mère Courage, suit les armées pour faire du commerce, accompagnée de ses deux fils et de sa fille muette. C'est une redoutable femme d'affaires, prête à tout sacrifier pour faire de l'argent : l'absurdité de la guerre viendra la frapper de plein fouet.

Vêtir ceux qui sont nus, Pirandello

Après une tentative de suicide ratée, Ersilia Drei sort de l'hôpital et est recueillie par le romancier Nota. Elle a été renvoyée de son emploi après la mort accidentelle de l'enfant du couple dont elle avait la garde et elle a confié son histoire à une journaliste, ce qui l'a rendue célèbre. Mais ses mensonges la rattrapent et les personnages viennent contester sa version des faits. Qui a raison ? Que s'est-il passé dans la villa Grotti ?

Buried Child, Sam Shepard

Dans les années 70, en Illinois, Vince débarque avec sa copine Shelly chez ses grand-parents. Il est surpris d'y retrouver son père Tilden, et déboussolé de constater que personne ne le reconnaît. Tilden a visiblement des problèmes mentaux et il révèle un secret de famille à Shelly : il aurait eu une liaison incestueuse avec sa mère et son père Dodge aurait enterré l'enfant dans leur jardin. Dans cette atmosphère lugubre et étouffante, qui croire ?

À toi, pour toujours, ta Marie-Lou, Michel Tremblay

Carmen, devenue chanteuse western, vient voir sa soeur Manon qui est obsédée par la mort tragique de leurs parents et de leur jeune frère dans un accident survenu une décennie plus tôt. Entre le passé et le présent, les deux soeurs règlent leurs comptes et comparent leurs souvenirs d'une enfance cauchemardesque.

BECCA,

par Fanny Britt

Tu es toutes les mères. Celle du courage et celle de l'effondrement. Celle qui espère le plus clair et celle qui sait le plus sombre. Celle dans la brousse épaisse, touffue jusqu'à l'étouffement, du renoncement et de la douleur. Celle qui remet jour après jour son cœur tout en haut du mât de l'existence, à vif, écorché, gorgé de sang et de doutes, et qui reçoit toutes les ondées, tous les vents, toutes les tempêtes. Et qui se replie, le soir venu, se recroqueville en elle pour pleurer les désirs inassouvis, les souhaits déçus et les lentes tragédies du quotidien. Et qui le lendemain, pas du tout guérie, à peine pansée, grimpe tout en haut, encore, et raccroche son cœur, et recommence. Ce n'est pas un cœur sans peur, pas un cœur de super-héroïne, de magicienne, de fée. C'est un cœur troué et malmené, nourri d'amour et de frayeur, de ceux qui ont vu neiger et pleuvoir et pleurer et qui n'ont pas cessé d'en souffrir. Certaines choses ne prennent jamais la sourde forme de l'habitude, même

quand elles en sont. Tu es toutes les mères qui ont perdu, toutes les mères qui ont donné, toutes les mères qui ont brisé. Tu t'es levée un matin avec des tâches bien définies, parfois baignées d'amour, parfois criantes d'insignifiance, mais la vie prenait des contours clairs : tu avais un enfant, le tien, il fallait le nourrir, l'embrasser, le vêtir, l'aider, l'êtreindre. Mon dieu, l'êtreindre, cette petite chose chaude et suante par les jours d'été, collante de popsicles et de larmes, l'êtreindre jusqu'à te fondre dans lui, jusqu'à en colmater toutes les brèches. Tu t'es levée un matin avec des tâches bien définies que tu adorais et qui t'agaçaient sans doute parfois, et le lendemain ces tâches avaient disparu. Il n'en restait plus une seule, pas de bisous, pas de compote de pommes, pas de souliers de course. Toute chose vivante avait été aspirée dans le feuillage épais de la mort, ses yeux comme ses rires, ses ongles sales comme ses odeurs de pêche, toute chose vivante t'avait été dérobée en quelques secondes, et le

choc a été si grand que tu n'en as qu'un vague souvenir. Du choc, pas de ton enfant. Ça non. L'enfant est plus vif que jamais en toi, c'est lui qui te pointe les branches à tasser, une ici, une là, puis une liane à attraper, dans la forêt, infinie et labyrinthique, de ton deuil. Tu es toutes les mères. Et tu avances.

POURQUOI ?

Parce que j'ai lu cette pièce en sanglotant, parce que j'ai du mal à même simplement écrire les mots « deuil d'enfant », j'ai demandé à Fanny d'écrire une lettre à Becca, la mère dans *Le Terrier*.

- E. Jimenez

FANNY BRITT est écrivaine, auteure dramatique et traductrice. Elle compte une douzaine de pièces à son actif, dont Bienvenue, lauréate du Prix du Gouverneur Général du Canada en 2013. Ses pièces ont été montées sur de nombreuses scènes au Québec, aux États-Unis et en Europe. Elle œuvre aussi en littérature, à titre d'auteure et de traductrice. Son roman graphique Jane, le renard et moi (avec l'illustratrice Isabelle Arsenault), publié en 2012, a remporté plusieurs prix à travers le monde et a été traduit dans une dizaine de langues. On lui doit également des essais littéraires (dont Les tranchées : maternité ambiguïté et féminisme, en fragments, en 2013). À l'automne 2015, elle publiait un premier roman, Les maisons, aux éditions Cheval d'août.



LE DEUIL

par Emmanuelle Jimenez

Des groupes de soutien comme celui que fréquente Howie dans *Le Terrier* existent au Québec et accompagnent des parents dans cette souffrance littéralement sans nom qui est celle de perdre un enfant. Sans nom parce qu'il n'existe pas de mot dans la langue française : ni veufs, ni orphelins, on les désigne comme parents endeuillés... Et sans nom parce que c'est probablement la pire épreuve à traverser. Perdre un enfant n'est pas dans l'ordre naturel des choses. Et avec sa mort s'envolent tous les rêves d'avenir qu'on avait pour lui et pour nous avec lui. Nous ne le verrons pas à son bal de graduation, nous ne le verrons pas adulte ou devenir lui-même parent...

La mort fait partie de la vie mais dans notre société où la productivité est une valeur suprême, la période de deuil, que ce soit d'un enfant, d'un frère, d'une soeur, d'un parent, doit être officiellement la plus courte possible. Et résonnent ces mots aux oreilles des endeuillé(e)s : *la vie continue, retourne travailler, ça va te changer les idées, get over it !*. On a développé des critères de performance dans le deuil. Chaque deuil est pourtant unique et chaque deuil prend le temps qu'il prend. Mais selon ces critères, nous devrions tous vivre nos deuils comme Joanie Rochette qui, tout de suite après le décès de sa mère, est retournée sur la glace défendre son titre de patineuse artistique aux Jeux Olympiques. La société a décidé que c'était admirable. C'est admirable, mais c'est en même temps, à tout le moins, troublant.

Dans *Le Terrier*, le personnage de la mère, Becca, amorce sa remontée à partir du moment où elle rencontre le

jeune qui est responsable de l'accident. Rencontrer ce jeune homme est un élément-clé dans le récit qu'elle se fait à elle-même de la mort de son fils. Tant qu'on est dans la recherche de réponses à des questions sur l'histoire de la mort de l'être qu'on aimait, on n'est pas dans le deuil, on est en quelque sorte pris à un niveau cérébral. Alors que le deuil, lui, se passe dans le cœur. Combien de gens endeuillés disent avoir eu hâte de pleurer ? Et Becca pleure enfin.

Le deuil n'est pas une maladie, il ne s'agit donc pas d'essayer d'en guérir. C'est un état qui nous habite. Il vaut mieux se faire l'ami de son propre deuil et se rappeler que l'émotion qui nous submerge de manière parfois inattendue est là tout simplement parce qu'on aimait la personne qui n'est plus là. C'est de l'amour. C'est beau. C'est de l'eau. Tout simplement.

Ce texte est le fruit d'entretiens avec Sylvie Williams, de la Maison Monbourquette, et Josée Masson, de l'organisme Deuil-Jeunesse.

Maison Monbourquette

(514) 523-3596 ou 1-888LEDEUIL

maisonmonbourquette.com

Deuil Jeunesse

1-855-889-3666



POUR LES GOURMANDS

Le film *Rabbit Hole* ou *Trou noir* sous son titre québécois est l'adaptation cinématographique de la pièce de David Lindsay-Abaire. Réalisé par John Cameron Mitchell en 2010, il met en vedette Nicole Kidman, Aaron Eckhart et Dianne Wiest.



Présentée à La Licorne en janvier 2016, la pièce *Les événements*, de David Greig, met en scène la rencontre d'une survivante d'une tuerie de masse et de l'auteur du massacre.



Emmanuel Schwartz et Johanna Nutter

© Suzanne O'Neill

DEUIL

DEUIL

Excusez-moi, je suis en deuil !, de Jean Monbourquette et Isabelle Aspremont, Novalis (2011)

Vivre le deuil au jour le jour, de Christophe Fauré, Éditeur J'ai Lu (2000)

Mort, mais pas dans mon cœur, de Josée Masson, aux Éditions Logiques (2010)